

Avant-propos

Lettre d'amour à Montréal

Ma vie a été illuminée par le hockey et par mon équipe préférée: les Canadiens de Montréal. Au départ, je n'étais qu'un fervent supporter des Habs, puis j'ai connu le rare privilège d'être le père d'un des meilleurs joueurs de la formation. C'est pourquoi je ne peux raconter mon histoire ni celle de ma famille sans décrire les liens qui m'unissent au Tricolore.

Le « rêve canadien » a incité mes parents à émigrer: les promesses d'emploi, l'accès à l'éducation, les perspectives d'avenir. Le hockey était aussi loin dans mon esprit et ma réalité que la Jamaïque l'est, géographiquement, de mon pays d'adoption. La relation que l'Équipe Subban entretient avec le CH et mon histoire d'amour avec ce club ont commencé bien avant que P.K. soit recruté au 2^e tour (et au 43^e rang) du repêchage d'entrée dans la Ligue nationale de hockey (LNH) de 2007, à l'aréna Nationwide de Columbus, en Ohio. De fait, mon coup de foudre pour l'équipe, je l'ai eu à Sudbury, en Ontario, à 700 kilomètres du forum de Montréal. Je n'étais alors qu'un jeune fan qui vénérât les Glorieux et jamais je n'aurais pensé qu'un de mes fils évoluerait un jour dans la LNH, qu'il participerait au Match des étoiles, qu'il remporterait le trophée Norris en tant que défenseur par

excellence et qu'il prendrait part à la finale de la Coupe Stanley.

P.K. adore son sport, son chandail des Canadiens et Montréal. Il voulait être plus qu'un simple joueur de hockey : il tenait à apporter sa contribution à la société montréalaise. C'est pourquoi, en 2015, il s'est engagé à recueillir 10 millions de dollars en 7 ans au profit de l'Hôpital de Montréal pour enfants. Il s'agit là d'un des dons philanthropiques les plus importants de l'histoire du sport professionnel en Amérique du Nord et du don le plus élevé consenti par un athlète canadien. P.K. a toujours nourri des ambitions plus grandes que celles que j'aurais pu avoir pour lui et ma relation avec le CH s'est avérée encore plus extraordinaire que je ne l'aurais imaginé.

Les hivers dans le nord de l'Ontario semblent particulièrement longs et froids à un enfant qui débarque tout droit de la Jamaïque. C'était donc avec joie que j'acceptais les chaleureuses invitations de mes voisins de la rue Peter à venir jouer au hockey avec eux. La plupart de mes nouveaux amis avaient des noms français et parlaient une langue qui m'apparaissait aussi étrange que leur bâton. Celui que j'utilisais appartenait au fils du propriétaire de notre logement et, au début, je le tenais comme une batte de cricket, par réflexe.

Dans les matchs de rue ou sur la patinoire à côté de chez moi, j'étais invariablement devant le filet comme Ken Dryden. Les fois où on se privait de gardien, j'incarnais les autres joueurs vedettes des Canadiens de Montréal : selon le moment, je patinais à la vitesse d'Yvan Cournoyer, je maniais le bâton comme Pete Mahovlich ou j'exécutais des « spin-oramas » à la Serge Savard. Souvent, dans le feu de l'action, on pouvait m'entendre décrire, à la manière de Danny Gallivan, le commentateur des parties du Tricolore, un jeu,

un but ou un arrêt que j'avais effectué. Comme j'aimerais qu'il existe quelque part un enregistrement du jeune Karl Subban commentant un match avec l'accent jamaïcain ! J'ose à peine imaginer ce que mes nouveaux copains disaient de moi à l'époque...

Quand je n'écoutais pas les matchs des Canadiens à la télévision ou à la radio francophones, je pensais et je rêvais aux Glorieux. J'espérais pouvoir rencontrer un jour l'une de mes idoles. Mon vœu a été exaucé une première fois à Winnipeg, lorsque j'étudiais à l'Université Lakehead. L'équipe de basketball dont je faisais partie résidait au même hôtel que les joueurs du CH, venus affronter les Jets. Je n'ai pas hésité un instant à demander une dédicace à ceux que je croisais dans le hall, même si la seule chose que j'avais sous la main était... une serviette de table en papier. Je n'oublierai jamais le grand Larry Robinson qui se dressait, comme la tour CN, au-dessus de ses coéquipiers. Sa taille et sa puissance auraient certainement été utiles à notre équipe.

Puis, mon rêve s'est réalisé une deuxième fois lorsque j'enseignais à York. Le conseil scolaire avait organisé une conférence dont l'invité d'honneur était Ken Dryden, mon joueur favori. À la fin de sa présentation, j'ai fait la file pour obtenir une dédicace d'un de ses livres. Il y est écrit : « *Karl, thanks for being a fan.* » Je n'ai pas osé, mais j'aurais voulu le remercier à mon tour ; le remercier d'avoir contribué à ma réussite, au Canada et dans ma vie en général ; le remercier d'être ce joueur que je me plais à acclamer et de faire partie de cette équipe à laquelle je m'identifie ; le remercier de m'avoir permis, en quelque sorte, de m'intégrer dans mon nouveau pays.

Lorsqu'il avait environ 10 ans, P.K. m'a annoncé, un samedi matin, qu'une surprise attendait son équipe, les Reps de Mississauga, au Beatrice Ice Gardens de Toronto et que,

par conséquent, nous devons nous y rendre plus tôt. À notre arrivée, nous avons appris que le légendaire Jean Béliveau s'adresserait aux jeunes avant la partie. J'aurais fait n'importe quoi pour me trouver dans le vestiaire avec P.K. et ses coéquipiers, mais les parents n'y étaient malheureusement jamais admis.

Pendant le match, M. Béliveau est venu s'asseoir près de moi dans les gradins. Je n'arrivais pas à y croire. Le gérant de l'équipe a d'ailleurs immortalisé le moment sur pellicule. Cette photo, que j'ai égarée depuis, était affichée dans mon bureau à Warren Park, l'école dont j'étais le directeur à l'époque. Je me plaisais à dire qu'il n'existait pas meilleure photo de moi, à l'exception de celles prises à mon mariage.

Ce samedi-là, alors que j'étais assis près de Jean Béliveau, jamais je n'aurais imaginé que je me retrouverais aux côtés de sa veuve, Élise, quelques années plus tard, le jour où P.K. annoncerait son engagement envers l'Hôpital de Montréal pour enfants. Son soutien indéfectible à P.K., tant sur la patinoire qu'ailleurs, m'a profondément touché. Je suis reconnaissant à Élise et à Jean Béliveau de tout ce qu'ils ont fait pour ma famille. J'ai appris à les connaître grâce au hockey, mais c'est leur authenticité qui m'a le plus marqué.

À l'instar de Jean Béliveau, Larry Robinson et Frank Mahovlich étaient des géants sur la patinoire, mais aussi dans la vie. J'ai rencontré Larry et Frank en 2017, lors des célébrations du Match des étoiles de la LNH, au centre Staples de Los Angeles. J'étais venu voir P.K., qui était alors capitaine de son équipe. J'ai avoué à Larry que j'étais un grand admirateur et qu'il était pour moi une source d'inspiration puisque mes trois fils étaient défenseurs dans le hockey mineur (Malcolm est devenu gardien de but vers l'âge de 12 ans). J'ai abordé Frank Mahovlich et sa femme au res-

taurant de l'hôtel. J'étais impatient de confier à Frank que j'avais toujours souhaité que mes garçons patinent aussi bien que lui et qu'ils manient la rondelle aussi habilement que son jeune frère, Peter. Il a éclaté de rire et nous avons discuté tout bonnement, comme je l'avais fait avec mes autres idoles.

Mon histoire avec le hockey et les Canadiens de Montréal a des racines profondes. Au fil des pages, vous comprendrez comment elle a influencé l'Équipe Subban. Vous comprendrez également tout le bonheur que le Tricolore m'a apporté, jour après jour, que ce soit en gagnant simplement un match en saison régulière, en participant aux palpitantes séries éliminatoires ou en défilant dans les rues avec la coupe Stanley. Cependant, j'ai vécu mon plus beau moment lorsque P.K. a été repêché par « mon » équipe et a réalisé son rêve de jouer dans la LNH. Le souvenir d'une mer d'amateurs à l'extérieur du centre Bell avant une partie et celui des vagues de chandails marqués du numéro 76 resteront gravés à jamais dans ma mémoire et dans mon cœur. Les cris de milliers de fans scandant « P.K. ! P.K. ! » dans l'enceinte de l'amphithéâtre résonnent encore dans mes oreilles. Après les matchs, impossible pour Maria et moi de nous promener incognito dans les rues du centre-ville de Montréal.

Je suis reconnaissant au hockey et aux Habs de l'influence qu'ils ont eue sur l'Équipe Subban et sur moi-même. C'est grâce à eux que nous sommes arrivés là où nous sommes. J'espère que vous aurez plaisir à lire le récit de ce que j'ai vécu, ma vie au rythme des Canadiens de Montréal.



Chapitre 1

Notre formule

Nous sommes un dimanche soir d'avril 2015 et, à ce moment précis, je suis pleinement conscient du bonheur que j'éprouve d'être un *hockey dad*. Je me trouve avec mon épouse, Maria, dans les gradins, à regarder un de nos fils jouer un match de hockey professionnel des séries éliminatoires. Ce soir-là, mon aîné, Pernell Karl, mieux connu sous le sobriquet de P.K., dispute avec son équipe, les Canadiens de Montréal, un sixième et difficile affrontement contre les Sénateurs d'Ottawa, qui luttent avec l'énergie du désespoir. Les joueurs du Tricolore, qui mènent la

première ronde trois parties à deux, sont impatients d'éliminer les Sénateurs.

Toutefois, ma femme et moi ne nous trouvons pas parmi les 20 500 admirateurs massés au centre Canadian Tire de la capitale pour observer P.K. sur la ligne défensive des Canadiens, mais bien au centre Dunkin' Donuts de Providence, au Rhode Island, parmi 5 289 amateurs de hockey. Chacun un écouteur à l'oreille, nous suivons attentivement la radiodiffusion de la partie du CH sur mon iPhone tout en regardant jouer notre deuxième fils, Malcolm. La tension est à son comble lors de ce match des éliminatoires de la Coupe Calder. Malcolm garde le filet pour les Bruins de Providence, le club-école des Bruins de Boston dans la Ligue américaine de hockey (LAH). Il s'agit du troisième affrontement de la première ronde contre le Wolf Pack de Hartford, mais c'est la première fois des séries que Malcolm est désigné comme gardien de but partant.

J'ai souvent assisté «émotivement» à deux parties en même temps. Peu importe si mes garçons perdent ou gagnent, j'adore ces moments, mais, ce soir-là, ma nervosité a pris le dessus. Je parlais tout seul, assis au bout de mon siège. Si quelqu'un m'avait entendu, il se serait probablement interrogé sur mon état mental, puisque mes commentaires ne concordaient pas toujours avec ce qui se passait sur la glace. Comment cette personne aurait-elle pu savoir que je suivais simultanément deux parties de hockey professionnel auxquelles participaient deux de mes fils dans deux pays différents ? J'ignore ce que j'aurais fait si Jordan, notre benjamin, un défenseur des Bulls de Belleville dans la Ligue de hockey de l'Ontario (LHO), avait lui aussi été sur la patinoire.

Ce fut une soirée mémorable pour l'Équipe Subban : Malcolm a bloqué 46 tirs sur 47 et Providence a battu Hartford



Walter Gretzky remet un prix à P.K.

à l'issue d'un suspense enlevant en troisième période de prolongation. Ce fut le plus long match des éliminatoires jamais disputé par les Bruins de Providence, qui ont pris les devants 2 à 1 dans la série. Du côté d'Ottawa, P.K. a obtenu une mention d'aide et, grâce à une victoire de 2 à 0, les Canadiens ont accédé à la deuxième ronde des éliminatoires de la Coupe Stanley.

Il y a partout au Canada des *hockey dads* et des *hockey moms* qui amènent leurs enfants aux entraînements et aux

parties à toute heure du jour et par tous les temps, qui forment les jeunes, les encouragent et les soutiennent. Walter Gretzky, père du légendaire Wayne Gretzky de la Ligue nationale de hockey (LNH), est le *hockey dad* le plus célèbre au pays. C'est lui qui conseillait à son fils de ne pas patiner vers l'endroit où la rondelle se trouve, mais bien vers là où elle *se dirige*. J'aimerais que tous les enfants puissent bénéficier du soutien dévoué d'un parent, d'un entraîneur, d'un professeur ou d'un mentor, qui nourrissent leurs passions sur un terrain de jeu, en classe, sur scène, dans un studio ou devant un ordinateur. Ce qui compte plus que tout, c'est d'aider les jeunes à trouver ce qui les anime et les entourer pour qu'ils puissent réaliser leurs rêves.

Bien avant de devenir un *hockey dad*, j'ai moi-même rêvé de faire carrière au hockey. Plus précisément, je voulais être Ken Dryden, des Canadiens de Montréal. Comme lui, j'ai été gardien de but, mais au soccer, en Jamaïque où j'ai grandi. Lorsque, à l'âge de 12 ans, je suis venu m'établir à Sudbury, en Ontario, avec ma famille, j'ai conservé la même position, que je joue au hockey dans la rue ou sur la patinoire près de notre appartement de la rue Peter. Je me suis tout naturellement identifié à Ken Dryden lorsque j'ai commencé à regarder la télédiffusion des parties du CH au réseau français de Radio-Canada, peu de temps après qu'il a été repêché par le Canadien en 1970-1971. En plus, il était vraiment talentueux.

Mes petits copains et moi avions tous un joueur préféré dans la LNH et nous voulions que tout le monde le sache. Devant les buts, je n'étais plus Karl Subban, je devenais Ken Dryden. J'imitais même sa posture légendaire, quand il semblait dire « Je vous attends » à ses adversaires: debout bien

droit devant le filet, le menton posé sur mes bras croisés au sommet de mon bâton (que je tenais à la verticale).

Ken Dryden m'a aidé à faire la transition vers ma nouvelle vie. Comme tous les jeunes immigrants, je voulais des amis, je voulais faire partie d'un groupe. Incarner Ken Dryden m'a facilité la tâche. Karl Subban, l'adolescent jamaïcain, avait cédé sa place à Karl Subban, un garçon établi au Canada.

Pour moi, le hockey était plus qu'un passe-temps. Quand je n'étais pas sur la glace, je regardais les matchs des Canadiens à Radio-Canada, ceux des Wolves de la LHO à l'aréna de Sudbury ou je les écoutais à la radio de CKSO, commentés par Joe Bowen. L'esprit de compétition s'activait dès que les équipes étaient formées et que la rondelle ou la balle était en jeu sur la patinoire ou dans la rue. Nous nous amusons, peu importe l'issue de la partie.

Ce sport me passionnait de plus en plus, mais j'acceptais difficilement le fait que je ne pouvais pas intégrer une vraie équipe parce que ma famille n'avait tout simplement pas les moyens de payer l'équipement, les frais d'inscription et les coûts de transport. Je mourais d'envie de jouer davantage et de m'améliorer, mais mon rêve de devenir Ken Dryden était voué à l'échec. Je me suis rapidement rendu compte que je devais le mettre de côté en espérant le voir réapparaître un jour.

Au début de l'âge adulte, avant d'être père, j'ai découvert une autre chose que j'aimais faire et qui deviendrait la passion de ma vie : accompagner les enfants dans la réussite. Cette passion a pris forme à l'époque où je caressais le rêve de faire partie de la National Basketball Association (NBA). Au secondaire, j'ai été tout naturellement attiré par le basketball lorsque j'ai atteint la taille de 1,93 mètre. Par la suite, j'ai joint l'équipe de l'Université Lakehead à Thunder Bay,

en Ontario. À la fin des années 1970 et au début des années 1980, lorsque je jouais, les Nor'Westers – le nom de la formation à l'époque – se classaient souvent parmi les 10 meilleurs clubs au Canada. L'été, j'entraînais des jeunes au camp de basketball Abitibi-Price, qui se tenait à Lakehead. C'est lors d'un de ces camps que j'ai constaté à quel point j'aimais travailler avec les enfants. J'avais trouvé un nouveau projet de vie : celui de devenir professeur.

La NBA avait maintenant une rivale, ce qui s'est avéré une bonne chose, puisque j'ai compris, lors de mes études à Thunder Bay, que la ligue professionnelle ne viendrait probablement jamais frapper à ma porte. Après l'obtention de mon diplôme, je me suis inscrit au programme de formation des maîtres à Lakehead. J'étais résolu à devenir le meilleur professeur qui soit, ce qui m'a mené à Toronto, où j'ai fait carrière pendant 30 ans comme enseignant et administrateur, souvent dans les quartiers les plus durs de la ville. Je me sentais à ma place dans ces établissements parce que j'avais l'impression que c'était là que je pouvais être le plus utile, que je pouvais exercer une plus grande influence.

Quand j'étais directeur d'une école publique à Toronto, il m'arrivait souvent de demander à une salle pleine d'élèves : « Levez la main si vous voulez vous améliorer. » Tous les enfants levaient la main, puisque, évidemment, ils souhaitent tous être meilleurs. Le problème, c'est qu'ils étaient trop nombreux à s'en croire incapables.

Les jeunes d'aujourd'hui vivent une crise. J'en ai été témoin dans les écoles torontoises où j'ai travaillé, et je le constate encore dans les aré纳斯, les terrains de jeu, les rues et les centres commerciaux. Trop d'enfants sont laissés à eux-mêmes, trop d'enfants n'ont pas l'encadrement, l'amour et le

soutien nécessaires pour s'améliorer. Il n'y a pas d'adultes, ou trop peu, qui sont prêts à s'investir et à intervenir auprès d'eux et à leur montrer le chemin jusqu'à ce qu'ils trouvent leur propre voie.

Maria et moi nous sommes engagés à guider et à appuyer nos cinq enfants jour après jour et chacun d'eux nous rend immensément fiers. Nos deux filles aînées, Nastassia et Natasha, enseignent au Conseil scolaire du district de Toronto. Nastassia, que nous surnommons « Taz », a connu une carrière remarquable au basketball au sein de l'équipe de l'Université York, tandis que Natasha s'est démarquée professionnellement dans le domaine des arts visuels. Nos trois fils, P.K., Malcolm et Jordan, ont été repêchés par des équipes de la LNH et ont signé des contrats avec elles. P.K., un des meilleurs défenseurs de la Ligue, a entamé sa carrière avec les Canadiens de Montréal et joue maintenant pour les Predators de Nashville. Malcolm a été repêché au premier tour par les Bruins de Boston et joue à Providence dans la LAH, tandis que Jordan a été recruté par les Canucks de Vancouver et évolue avec leur club-école à Utica, dans l'État de New York.

Ma passion pour le hockey ne s'est jamais démentie même si je n'ai jamais eu la chance de jouer dans une ligue. En fait, elle a continué à croître par l'entremise de mes fils. Ils ont trouvé ce qui les anime plus que tout. Le hockey est devenu une fenêtre qui leur permet, ainsi qu'à nous, leurs parents, de découvrir ce qu'ils sont et ce qu'ils ont dans le ventre. Les voir réussir quelque chose qui était hors de ma portée me procure une grande satisfaction. La porte du hockey ne s'est jamais ouverte pour moi. Elle était verrouillée et on avait perdu la clé. Elle ne s'est rouverte qu'à la naissance de mes enfants.

Selon moi, il est important que les parents, les professeurs et les entraîneurs aient des rêves pour les enfants, les étudiants et les joueurs. Il n'y a rien de mal à ce que nos enfants vivent nos rêves à nous pourvu qu'ils finissent par se les approprier. Quand ils sont jeunes, nous pouvons nourrir pour eux des ambitions auxquelles nous tenons plus qu'eux-mêmes. Tout commence comme ça : nous leur proposons des projets, soit ils s'y intéressent, soit ils partent en quête de leur propre destinée. Pour qu'ils atteignent leur idéal, toutefois, ils doivent à un moment donné y tenir plus que nous.

Des milliers de familles dans le monde aspirent à une carrière dans la LNH. J'en ai rencontré beaucoup lors des innombrables heures que j'ai passées dans les aré纳斯 aux quatre coins du pays. On m'a demandé je ne sais combien de fois : « Karl, comment y êtes-vous parvenu ? » J'appelle cette question la question à un million de dollars parce que, si on m'avait remis un huard chaque fois qu'on me l'a posée, je serais un homme riche.

Comment explique-t-on que certains surmontent les difficultés et réussissent dans la vie ? Tout se résume à ce que nous valorisons, aux rêves que nous caressons, aux choix que nous faisons. J'aime dire que la plupart des gens qui arrivent à la croisée des chemins y voient deux options : tourner à gauche ou à droite. Il existe pourtant une troisième avenue qu'ils ne voient pas : continuer tout droit et ouvrir une nouvelle route.

Maria et sa famille ont quitté l'île de Montserrat dans les Antilles pour s'établir à Toronto l'année de mon arrivée au Canada. La Jamaïque et Montserrat sont des îles renommées pour leur climat ensoleillé, leurs plages et leurs riches cultures, mais évidemment pas pour le hockey. Et Subban n'est pas non plus un nom courant dans le monde du sport.

Nos familles ont immigré au Canada pour travailler, faire instruire leurs enfants et améliorer leurs perspectives d'avenir. Maria et moi considérions le hockey sur glace comme un moyen d'y parvenir. Nous avons permis à nos garçons de se consacrer à un sport que de nombreux jeunes Canadiens et leurs familles se plaisent à pratiquer, à regarder et à suivre.

Quand j'ai rencontré Maria, j'ai découvert avec bonheur qu'elle était elle aussi une fan de ce sport. Elle encourageait les Maple Leafs de Toronto, tandis que j'étais un amateur inconditionnel des Canadiens. Nos enfants connaissaient par cœur l'indicatif musical de *La soirée du hockey* avant de savoir marcher. Lorsque les équipes de Montréal ou de Toronto jouaient, il y avait plus de boucan dans notre maison qu'au Forum ou au Maple Leaf Gardens.

Le patinage était une de nos activités familiales. Taz et Tasha, qui ont appris à patiner avant les garçons, m'ont aidé à initier leurs frères. Disons qu'elles ont entrepris très tôt leur carrière en enseignement. Nos fils étaient encore aux couches quand ils ont sauté sur la glace la première fois et le patinage et le hockey sont devenus une seconde nature. Ce sont les rêves de nos trois fils qui ont défini leur identité, pas leur patronyme ni le lieu d'origine de leurs parents.

Briser les stéréotypes: c'est ce que j'entends par « troisième avenue ». Ainsi, quand les gens veulent savoir pourquoi nos garçons jouent au hockey, j'ai envie de leur demander: « Pourquoi pas ? » Personne ne poserait la question à une famille de Red Deer, en Alberta. Ils jouent, c'est tout. C'est ce que font les Canadiens. Et c'est ce que nous avons fait. Nous adorions le sport. Nous étions des spectateurs assidus et nous savions que nos enfants aimeraient s'y adonner. Et peut-être qu'un jour ils joueraient le samedi soir dans l'uniforme des Canadiens ou des Maple Leafs, donnant à

maman et à papa une occasion de les acclamer encore plus fort.

Quelles qualités possédaient nos garçons pour leur permettre de réussir, de devenir joueurs professionnels, d'être parmi le faible pourcentage d'hommes à réaliser le rêve de milliers d'enfants hockeyeurs ? La réponse tient en un mot, le même pour nos fils, pour nos filles et pour tous les habitants de la planète : le potentiel.

Je vois tout le monde de la même façon, qu'il s'agisse de nos cinq enfants, des milliers de jeunes à qui j'ai enseigné ou que j'ai entraînés, du personnel du conseil scolaire avec qui j'ai travaillé ou encore de nos petits-enfants : je considère que chaque individu porte en lui un don et ce don, c'est son potentiel. C'est ma mission comme père, comme directeur d'école et comme leader de le développer. J'évite délibérément de dire « atteindre » son plein potentiel parce que je pense que personne ne parviendra jamais à l'exploiter pleinement. Nous devrions toujours chercher à réaliser cet objectif, peu importe notre âge.

Maria et moi avons constaté le potentiel de nos enfants dès leur plus jeune âge. Beaucoup de gens croient que nos fils étaient des hockeyeurs-nés. Il est vrai qu'ils sont doués, mais tout le monde l'est dans une certaine mesure. Chacun naît avec le même don, j'en suis persuadé. J'ignore où ce don peut mener, mais on le possède depuis la naissance.

J'appelle ce don le GPS : le grand potentiel structurant.

Chaque enfant naît avec un GPS qui doit être alimenté. Plus on le programme tôt dans la vie pour aller vers un environnement positif et faire quelque chose de bien, plus nos enfants ont des chances de réussir. Le potentiel est inné, mais les compétences et le talent se développent avec le temps. Un

barbier ne naît pas barbier ; il doit acquérir de l'expérience. Un électricien ne naît pas électricien, mais votre enfant possède peut-être les aptitudes nécessaires pour le devenir. Le potentiel intègre les compétences, les aptitudes et le talent qu'il faut cultiver pour surmonter les obstacles du métier d'électricien.

P.K. est né dans un environnement qui a alimenté son GPS. Il est important pour les enfants de savoir où ils vont et plus tôt ils savent en quoi ils excellent, mieux ils réussiront.

À une certaine époque, P.K. a manifesté de l'intérêt pour le basketball. J'ignore à quel point il se serait démarqué dans ce sport s'il avait persévéré et s'il y avait consacré autant de temps et d'efforts qu'au hockey. Je ne prétends pas qu'il n'aurait pas réussi, mais on ne le saura jamais. C'est la beauté de posséder un don : on ignore où il nous mènera.

En tant qu'éducateur, je n'ai jamais conseillé à quiconque d'abandonner un projet parce qu'il risquait d'échouer. Cela étant dit, j'ai toujours cru que les objectifs doivent être atteignables et pertinents. Par exemple, il était plus probable que P.K. fasse partie de la LNH que de la NBA en raison de sa taille – 1,85 mètre – et de sa nationalité. Au Canada, nous formons plus de hockeyeurs que tout autre pays. Nous avons le meilleur système de hockey mineur au monde et la Greater Toronto Hockey League (GTHL) est la meilleure ligue qui soit. Nous avons des entraîneurs extraordinaires et nous recevons un soutien impressionnant de la part de Hockey Canada et des autres organismes qui en relèvent. Ça ne m'étonne pas que les jeunes Canadiens excellent au hockey : ils naissent les patins aux pieds. Ça ne m'étonne pas non plus que P.K. ait réussi ni que Malcolm et Jordan suivent cette voie : tous les ingrédients sont réunis pour aider les jeunes à percer dans ce sport. C'est le milieu idéal.

Quand je rencontre des parents d'enfants très performants, je leur pose souvent cette question qu'on m'adresse couramment : qu'avez-vous fait pour faciliter le succès et la réussite de vos jeunes ? La réponse comporte toujours ces éléments : un engagement de tous les instants, un environnement positif et stimulant, la priorité accordée à l'excellence, la quête d'un rêve ou d'un objectif ambitieux. C'est une recette éprouvée pour réussir. Elle donne aux jeunes la possibilité de faire quelque chose de leur vie. Ils savent reconnaître les occasions lorsqu'elles se présentent à eux.

Maria et moi avons adopté la même approche en élevant nos enfants. Par exemple, nous participions à leurs activités quotidiennes. Si nous ne pouvions pas être auprès d'eux, nous trouvions une autre façon de manifester notre présence. Comme mes parents l'ont fait avec moi, ma femme et moi avons implanté nos voix dans l'esprit de nos enfants. Quand ils avaient besoin de direction, ils montaient le volume pour nous écouter leur rappeler nos attentes.

Mes propres parents m'ont expliqué très clairement ce qu'ils voulaient de moi et je pouvais toujours entendre dans ma tête une petite voix qui disait : « Oui, Karl » ou bien : « Non, Karl ». Je ne voulais pas les décevoir. Elle fonctionnait comme des panneaux de signalisation ordonnant d'arrêter ou de céder le passage. Mon père et ma mère souhaitaient m'éviter des ennuis, tandis que moi, je ne voulais pas les mettre dans l'embarras ni les décevoir. Un jeune parvient à distinguer le bien du mal au fil du temps, de jour en jour. Un parent, lui, apprend à son enfant à reconnaître les panneaux « Stop » et « Cédez ». Aujourd'hui encore, quand je lance mon « regard spécial » à mes enfants, ils savent exactement ce que je pense.

Mes fils ont quitté la maison à 16 ans et, Dieu merci, ils n'ont jamais eu de graves ennuis. Je sais qu'ils entendaient

ces voix qui les mettaient en garde : « Arrête, tu bois trop. » « Arrête, tu dois rentrer maintenant, tu as un entraînement demain matin. » « Arrête, tu joues demain soir. » Mes parents m'ont enseigné ce que « non » signifie et je l'ai montré à mes enfants à mon tour. Gare aux parents qui disent « non » constamment ! Une fois que les jeunes savent ce que veut dire ce mot, il n'est pas nécessaire de le leur répéter indéfiniment. Pour atteindre cet objectif – faire comprendre aux enfants la signification d'un refus –, les parents doivent passer du temps en leur compagnie pour leur démontrer qu'ils se préoccupent d'eux. La discipline la plus rigoureuse ne donnera aucun résultat si les enfants ne sentent pas qu'on tient à eux. L'art de la discipline consiste à modeler leur volonté sans briser leur moral.

Ma femme et moi n'avions pas de formule toute faite pour l'Équipe Subban. Nous n'avions pas de modèle pour élever nos cinq enfants et nous n'en avons jamais élaboré. Notre « recette » consistait à leur fournir la base : de la nourriture, un toit, un environnement sûr, de l'amour et beaucoup d'activités, comme des sorties au parc, l'aide aux devoirs, la fabrication de cerfs-volants ou la cuisine en famille. De plus, l'objectif d'exceller dans les sports à l'école a été gravé très tôt dans leur esprit. Tous les jeunes cherchent à plaire à leurs parents et, quand ils s'emploient à leur faire plaisir, ils s'emploient à se faire plaisir à eux aussi. Le travail acharné devient la récompense. Les exigences et les attentes que vous avez à leur égard sont parmi les preuves les plus tangibles que vous les aimez et que vous vous souciez de leur bien-être.

Au fil du temps, cependant, j'ai vu se dessiner une formule basée sur ma façon d'éduquer mes enfants et sur mon enseignement. Elle consiste en partie à alimenter leur GPS

et à ne jamais oublier que les parents ne peuvent pas y arriver seuls. Ils ont besoin d'aide parce que ce qu'ils peuvent faire de mieux ne suffit pas. Selon un proverbe africain, *il faut tout un village pour élever un enfant*. C'est vrai aujourd'hui en Amérique du Nord. Les parents ont besoin d'une équipe et, comme je me plais à le dire, plus le rêve est grand, plus l'équipe doit être nombreuse. L'Équipe Subban n'a pas réussi toute seule. Nous avons reçu beaucoup d'aide au fil des années.

Élever des enfants n'a rien de facile. Une multitude de distractions – les partys, la drogue, le temps perdu à l'ordinateur ou au téléphone à jouer ou à surfer sur les médias sociaux, où ils sont souvent intimidés par leurs camarades de classe et voient leur estime personnelle attaquée – les éloignent des études. C'est pourquoi les jeunes doivent s'investir dans une activité positive qu'ils adorent et que je qualifie de « parent supplémentaire ». Chaque enfant peut tirer parti de ce parent, qui les aide à ne pas se disperser, les garde sur la bonne voie, loin des tentations néfastes.

On a dit que Maria et moi avions « réussi » comme parents en raison des succès de nos cinq enfants. Je ne m'enfle jamais trop la tête avec les compliments de ce genre et je ne veux pas y accorder trop d'importance. J'ai adopté une philosophie qui me permet de rester concentré, sincère et ancré dans la réalité : la réussite professionnelle de nos enfants ne signifie pas qu'ils ont réussi leur vie. Je suis heureux pour eux et je suis fier de leur succès au hockey et en éducation, mais ma récompense la plus gratifiante, comme parent, c'est qu'ils réussissent leur vie.

J'ai déjà dit à P.K. : « Tu n'atteindras jamais ton objectif de devenir un bon joueur de hockey si tu n'es pas une bonne personne. Tu ne seras jamais heureux et tu ne réaliseras ja-

mais ton plein potentiel si tu n'es pas aimable.» Je me suis inspiré du message que le directeur gérant des Dodgers de Brooklyn, Branch Rickey, a livré à Jackie Robinson en 1947, alors que ce dernier était sur le point de faire tomber la frontière raciale de la Ligue majeure de baseball: « Jackie, nous n'avons pas d'armée. Il n'y a pratiquement personne de notre côté: aucun propriétaire, aucun arbitre, très peu de journalistes. Et je redoute l'hostilité de nombreux amateurs de baseball. Nous serons dans une position délicate. Nous pouvons gagner seulement si nous parvenons à les persuader que je fais cela parce que tu es un grand joueur de baseball et un grand gentleman. »

Certains parents croient à tort qu'il existe des raccourcis, qu'ils peuvent éviter de travailler fort ou que certains enfants sont juste naturellement doués, pourvus d'un bagage génétique exceptionnel. J'en ai vu un exemple un soir de printemps, en 2011, à l'aréna Herb Carnegie sur l'avenue Finch, à North York, où j'allais voir jouer Jordan en séries éliminatoires au sein de la GTHL. Il venait d'avoir 16 ans et en était à sa dernière année avec les Marlboros de Toronto. Il était parmi les 10 joueurs les plus convoités de la LHO au repêchage suivant. Les éliminatoires attiraient de nombreux dépisteurs. Chaque partie comptait. Ils analysaient leurs moindres mouvements sur la glace. J'étais nerveux, fébrile, et je souhaitais que Jordan et ses coéquipiers disputent un bon match. Nous, les parents, nous inquiétons constamment. C'est dans notre nature.

L'amphithéâtre était plein à craquer et très animé. L'énergie était palpable. J'étais d'autant plus heureux que la partie se déroulait à l'aréna Herb Carnegie. J'ai toujours aimé y voir jouer mes fils en raison de la personne qui a

donné son nom à cet amphithéâtre. Né à Toronto de parents jamaïcains, cet extraordinaire hockeyeur a joué dans les années 1940 et 1950. Il aurait dû être recruté par la LNH et devenir, ainsi, le premier Noir à y évoluer, mais il n'a jamais pu y accéder à cause, justement, de la couleur de sa peau. Dans son autobiographie inspirante *A Fly in a Pail of Milk* (Une mouche dans un seau de lait), Carnegie a écrit que le propriétaire des Maple Leafs de Toronto, Conn Smythe, avait promis 10 000 dollars à celui qui pourrait transformer Herb Carnegie en homme blanc. Malgré son parcours difficile, ce joueur a remporté de nombreux prix et titres dans les ligues semi-professionnelles, surtout au Québec et en Ontario, avant de devenir un champion de golf senior après sa retraite du hockey, en 1954. L'année suivante, il a mis sur pied la première école de hockey homologuée au Canada, puis a travaillé durant 32 ans comme conseiller financier.

Il était donc tout à fait approprié que Jordan dispute une partie aussi cruciale à l'aréna Herb Carnegie, un endroit où P.K., à l'âge de cinq ans, avait compté un but après une impressionnante double feinte en tirs de barrage.

L'autre avantage exceptionnel de ce stade, c'est le maïs soufflé qu'on y sert, sans aucun doute le meilleur de tous les arénas de la région torontoise. Ce soir-là, comme d'habitude, un arôme appétissant emplissait l'amphithéâtre et m'attirait comme un puissant aimant vers le casse-croûte. Quand l'anxiété m'enserme, telle une couverture, j'aime manger pour me calmer les nerfs.

J'assistais seul au match. Je me dirigeais vers les gradins, mon pop-corn dans une main et mon café dans l'autre, lorsque je suis tombé nez à nez avec un *hockey dad* que je connaissais depuis quelque temps. Il m'a présenté à un de ses amis, qui

était – c'est du moins ce que j'ai pensé – un autre jeune père dans la fin de la vingtaine.

L'homme m'a dit tout de go :

— J'ai une proposition à vous faire.

— À quoi pensez-vous ? lui ai-je demandé hésitant, en me disant : « J'espère qu'il ne veut pas que j'entraîne son fils, je n'en ai pas le temps. »

— J'aimerais que vous fassiez un bébé avec ma femme.

J'étais abasourdi. Il a offert de me payer avant que je réussisse à balbutier un refus. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire et, après un calcul rapide, j'ai rétorqué à la blague :

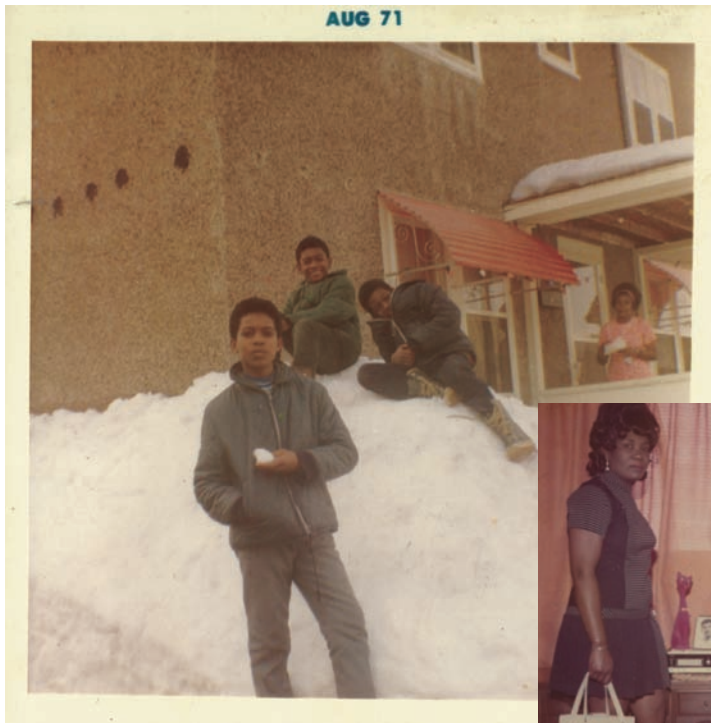
— Il y a 35 ans, je l'aurais fait gratuitement.

Par contre, mon sourire s'est évanoui rapidement. Je me suis dit : « Ce pauvre type est persuadé que les gènes sont responsables de tout. » Il était au fait de la réussite de Jordan ; il avait entendu parler de Malcolm, un gardien de but parmi les plus prometteurs qui jouait pour les Bulls de Belleville et avait fait partie de l'équipe nationale des moins de 17 ans ; et il connaissait P.K., qui commençait à faire parler de lui dans la LNH. Cet homme pensait que j'avais les gènes du hockey et voulait avoir un fils qui en serait doté, lui aussi. Toutefois, il reste que les scientifiques ignorent encore lesquels des 20 000 à 25 000 gènes du corps prédisposent un être humain à devenir un joueur d'élite.

Maria et moi voulions que nos cinq enfants atteignent les plus hauts sommets dans leurs études et dans leur vie. J'espérais que ce type plaisantait, mais il était plutôt l'archétype du *hockey dad* trop zélé, en quête perpétuelle d'un avantage ou d'un raccourci. Il ne s'intéressait guère à ce que ma femme et moi avions fait pour élever trois joueurs d'élite. Je suis sûr qu'il ignorait tout des réussites et des talents de nos

deux filles. Cependant, de nombreux parents, enseignants et entraîneurs cherchent à le savoir, et c'est pour cette raison que j'ai écrit ce livre. Le gène du hockey n'existe pas et j'espère que, en racontant mon histoire, je pourrai expliquer comment on s'y prend pour élever des enfants solides qui s'accomplissent; comment on leur enseigne à rêver, à s'améliorer un peu chaque jour et à faire de leur rêve une réalité.

AUG 71



Maman à Sudbury.

Karl et ses frères, Patrick et Markel, devant leur premier logement à Sudbury, rue Peter – Maman nous regarde du porche.



Notre famille: Patrick, Markel, Papa, Maman, moi (Karl) et Hopeton.



P.K. sur la patinoire extérieure de Brampton.



P.K. jouant au hockey pour la première année.



Steven Stamkos, P.K. (9 ans) et Justin Troiani, dans le club des North York Junior Canadiens.